

Conférence donnée lors des « Journées Dominique Janicaud », tenues les 12 et 13 septembre 2002 à l'Université de Nice, à paraître dans les actes du colloque (2004-2005).

À la limite la métaphysique?

Vingt ans après

Jean GRONDIN

« Je ne savais pas que c'était le premier effet de la mort que de faire vivre le disparu dans la mémoire de ceux qui l'ont aimé avec une clarté et une immensité jamais encore éprouvées. »

Gabrielle ROY, *La détresse et l'enchantement*, Boréal, Montréal, 1984, p. 102.

D'ordinaire, un conférencier aime dire la joie et le plaisir que c'est pour lui que de s'adresser à son public, à tel ou tel endroit. J'en suis assez incapable aujourd'hui. C'est qu'il me faudrait surtout vous crier toute la détresse qui est la mienne aujourd'hui, car c'est la disparition tragique de notre ami qui nous rassemble. Mais si je suis malgré tout « heureux » d'être parmi vous, c'est justement pour que le travail de deuil puisse se faire en présence de ceux qui ont été bénis de sa présence. Dominique était pour moi un ami, comme pour nous tous, mais le terme est employé aujourd'hui en un sens si peu cicéronien qu'il faudrait presque l'écrire avec une rature : il était un ~~Ami~~, que j'admirais autant que j'aimais, mais il était aussi – nous n'étions pas des égaux – un maître et un mentor qui m'a toujours comblé de sa bienveillance, de sa générosité et de ses encouragements. Pour tout vous dire, sa disparition est une catastrophe qui me déconcerte totalement. J'aimerais avoir envers la mort la sérénité qu'il affichait dans ses derniers livres. Inconsolable, c'est peut-être

pour me consoler que je parlerai aujourd'hui de métaphysique, sachant que le thème lui était aussi très cher et digne de sa belle intelligence.

En effet, pour un philosophe bien connu pour avoir voulu développer une phénoménologie minimaliste, à vocation *immanentiste*, mais aussi pour avoir critiqué le tournant *théologique* de la phénoménologie, Dominique Janicaud s'est beaucoup intéressé au thème de la métaphysique. Dans la rétrospective, magistrale et canonique, qu'il a livrée de la présence de *Heidegger en France*, il a même avoué que ce qui l'avait le plus intéressé chez Heidegger, c'était moins son chef-d'œuvre, *Être et temps*, dont le schématisme excessif et la tonalité un peu janséniste le gênaient, que son explication plus tardive avec l'histoire de la métaphysique¹. Or cette question de la métaphysique était déjà présente au tout début de l'itinéraire de Dominique. Son premier livre présentait en 1969 *Une généalogie du spiritualisme français*, mais son sous-titre portait « Aux sources du bergsonisme : Ravaisson et la métaphysique ». L'ouvrage ne manquait donc pas de courage, comme l'a souligné Jean-François Mattéi², « en remettant l'accent sur l'exigence métaphysique à l'heure du structuralisme ». Lorsqu'il fut réédité en 1997, le sous-titre « Ravaisson et la métaphysique » est devenu le titre principal, comme si la métaphysique était entre-temps devenu un thème plus accrocheur que celui du spiritualisme.

Qu'est-ce qui l'intéressait donc autant dans la métaphysique? Ce n'était assurément pas sa prétention à connaître le supra-sensible, ni celle de comprendre l'être en tant qu'être, mais le fait qu'elle ait tissé et porté tout le destin de la pensée occidentale (grand thème d'ailleurs, dans l'œuvre de Dominique, que celui du destin, qui se retrouve à l'avant-plan de son second

¹ *Heidegger en France*, Albin Michel, 2001, t. I, 441.

² Dominique Janicaud (1937-2002), dans la *Revue philosophique*, n° 2/2003, 267.

grand livre sur *Hegel et le destin de la Grèce*, Vrin, 1975), débouchant sur l'ère de la technique planétaire. Cette lecture de la métaphysique était pour une large part celle de Heidegger. La grande question que Dominique soulevait était celle de savoir si toute forme de rationalité se trouvait nécessairement contaminée par la destruction heideggérienne de la métaphysique et de son accomplissement technique. Ce souci de défendre certaines avenues de la rationalité s'est d'abord manifesté dans le petit ouvrage dont j'aimerais parler aujourd'hui et dont on célèbre cette année le vingtième anniversaire.

C'est, en effet, en 1983 que Dominique a fait paraître, avec son collègue Jean-François Mattéi, *La métaphysique à la limite. Cinq études sur Heidegger* (PUF, 1983). L'ouvrage m'avait beaucoup fasciné à l'époque. Constatant que le thème de la rationalité occidentale (qui allait faire l'objet d'une étude plus systématique encore dans *La puissance du rationnel* en 1985) passionnait aussi son collègue Jean-François Mattéi, j'avais commis l'étourderie de parler, dans un petit article, que j'espère oublié, d'une « école heideggérienne de Nice ». Je sais que Dominique en fut assez vexé, même si cela n'a jamais affecté nos relations, qui sont toujours restées très cordiales, ce qui est tout à son honneur. Il associait sans doute à la notion d'école à celle de « chapelle »³ où une doctrine serait transmise à un groupe fermé d'élèves. Il s'est agi d'un autre malentendu transatlantique, car ce n'était pas du tout ce que j'entendais par ce terme. Je n'y critiquais jamais la formation d'un groupe fermé, je saluais, bien au contraire, quoique gauchement, une réception de l'œuvre de Heidegger en France qui se distinguait de celles qui avaient dominé jusqu'alors en France, pensant surtout à l'école de Jean Beaufret ou à celles de Sartre et de Derrida. À mes yeux, il y avait à Nice – qui pour un Américain du

Nord ne peut pas être la « province », au sens parisien du terme, mais qui est, au contraire, l'une des perles de la France, et sa ville la plus grecque, et la plus nietzschéenne – un rassemblement de phénoménologues qui se mettait à l'école de Heidegger (d'où mon titre), mais dans une perspective qui n'était ni celle de Sartre, ni celle de Beaufret, ni celle de Derrida, qui étaient, de fait, les seules perspectives qu'un étranger pouvait raisonnablement connaître de la réception de Heidegger en France (la perspective de Lévinas était aussi connue, mais il s'agissait davantage d'une critique radicale de Heidegger, qui mettait le doigt sur les lacunes éthiques et politiques, donc sur « l'ombre » de la pensée de Heidegger, pour parler comme Dominique). J'avais le sentiment que les Niçois – ou ceux que j'appelais tels, car aucun d'eux n'était vraiment de Nice, mais les Niçois sont des êtres extraordinairement accueillants – prenaient au sérieux, dans une perspective à la fois bienveillante et critique, tout le défi que représentait la pensée de Heidegger lorsqu'il cherchait à comprendre notre présent à partir de l'histoire de la métaphysique. Était-il abusif de parler d'une « école de Nice »? Sans doute, et je ne tiens aucunement à l'expression. Je détesterais avoir rétrospectivement raison, mais ce colloque et tout ce que l'œuvre de Dominique a pu semer ici tend à me confirmer que l'école de Nice est peut-être plus qu'une autre chimère nord-américaine. Quoiqu'il en soit, je persiste à saluer dans le travail de Dominique l'une des plus courageuses réponses au questionnement de Heidegger, de celles qui ne se limitent pas au commentaire, à la critique ou à l'inquisition et qui cherchent, en éclaireurs, à dégager des « possibles » (pour reprendre un terme que Dominique aimait beaucoup) que la pensée que

³ Il y fait encore allusion, mais sans me nommer (ce dont je lui sais gré!), dans *Heidegger en France*, t. I, 441 : « À Nice même, aucune priorité n'a jamais été donnée à la constitution d'une « école heideggérienne ». »

Heidegger aura peut-être négligés. Dominique a souvent dit du penseur qu'il était d'abord un éclairé⁴. Dominique l'était aussi.

Paru en janvier 1983, *La métaphysique à la limite* était dédié à la mémoire de Jean Beaufret, disparu quelques mois plus tôt, le 7 août 1982. Dominique était, comme chacun sait, le cousin de Jean Beaufret et lui devait beaucoup, donc l'accès au maître de Fribourg, mais on peut dire que l'ouvrage marquait, en France, le début de « l'après-Beaufret » et un changement de génération. Il ne s'agissait plus de traduire en un jargon illisible les écrits du maître, de le blanchir de tout soupçon politique et de répéter que Sartre était un enfant d'école qui n'avait rien compris au concept de *Dasein* (j'ai d'ailleurs toujours apprécié chez Dominique l'intérêt qu'il portait à l'œuvre de Sartre, à rebours de la philosophie universitaire française, mais qui tenait bien compte de la réception mondiale de l'œuvre de Heidegger), mais bien de relever le défi philosophique de Heidegger lorsqu'il soutenait que la métaphysique était *responsable* de la détresse technique de notre époque. En 1983, l'année où parut aussi l'important Cahier de l'Herne consacré à Heidegger, il y avait encore assez peu d'études *critiques* de l'œuvre de Heidegger en France qui fussent autre chose que des commentaires ou des paraphrases. Les livres qui faisaient autorité étaient alors, outre ceux de Jean Beaufret (*Dialogue avec Heidegger*, 4 tomes), ceux d'Alphonse de Waelhens, Walter Biemel, Henri Birault, voire, parmi les traductions, celui d'Otto Pöggeler. Ce n'est qu'à la fin des années 80 qu'allaient commencer à paraître des études plus critiques qui prenaient en considération l'apport de la *Gesamtausgabe* et des recherches internationales. On pensera, par exemple, aux ouvrages bien connus de Michel

⁴ Voir D. Janicaud, *L'ombre de cette pensée. Heidegger et la question politique*, Jérôme Million, 1990, p. 22 : « En faisant indistinctement le procès des penseurs 'postmodernes', on paraît oublier que la philosophie est la recherche la plus audacieuse qui soit, qu'à vouloir éliminer ses risques on stérilise aussi ses chances, qu'à

Haar (1987), Jean Greisch (1987, 1994), Jacques Taminiaux (1989), Jean-François Courtine (1990) ou Françoise Dastur (1990). Excellent germaniste, Dominique aura peut-être été le parrain discret de cette génération de chercheurs. Dernier indicateur de ce renouveau des recherches heideggériennes : *La métaphysique à la limite* fut l'un des premiers ouvrages à paraître dans la nouvelle collection « Épiméthée », dont Jean-Luc Marion venait d'assumer la direction. Dans cette illustre collection, *La métaphysique à la limite* fut, en effet, le premier ouvrage consacré à Heidegger et même à un auteur postérieur à Spinoza.

Il s'est aussi agi du premier livre que Dominique ait écrit sur Heidegger. Depuis lors, tous ses ouvrages ont été, à des degrés divers, des explications avec le penseur de l'être. L'ouvrage aura donc été le commencement d'un long et patient débat avec Heidegger, brutalement interrompu, dont nous sommes les héritiers. J'en rappelle la forme : le livre se compose de cinq textes, dont un (plus long) de Jean-François Mattéi, et quatre de Dominique, dont le dernier est un dialogue, au titre irrésistible, « Heidegger à New York ». Je ne parlerai ici que des textes de Dominique, mais la présence d'un texte de Jean-François Mattéi, et d'un livre co-signé par deux auteurs, avait son importance dans la logique de l'après-Beaufret : après la disparition de son herméneute autorisé en France et « l'effacement de la fascination admirative à la fois idéologique et personnalisée qui avait marqué les premières décennies de la réception de Heidegger en France »⁵, le temps était venu de faire entendre plusieurs voix dans le chœur de l'heideggérianisme français, *a fortiori* si l'on voulait enfin affronter le défi que représentait l'œuvre de Heidegger. Pluralisme déjà apparent dans ce dialogue « Heidegger à New

bannir Nietzsche, Heidegger, Bataille, Deleuze, Foucault et quelques autres du champ de la philosophie, on en fait un *no man's land*. ».

York » où quatre amis heideggériens (deux hommes et deux femmes) participent à un *brain-storming* ouvert et cordial (ML, 8) sur l'héritage de Heidegger⁶. Déjà, le fait de déplacer le débat sur Heidegger dans la « capitale et [le] carrefour du monde technique » dénotait une singulière ouverture de la part d'un auteur français. C'est un autre aspect de l'œuvre et de la personnalité de Dominique que j'ai toujours aimé, son ouverture et sa grande curiosité pour l'Amérique. Je me rappelle avec émotion du message de solidarité qu'il m'avait spontanément adressé à la suite des attentats du 11 septembre 2001. Il avait deviné que j'en avais été très ébranlé. Mais c'est ainsi qu'était Dominique, un être d'une formidable attention à l'autre et d'une insigne délicatesse, vertus qui font si souvent défaut aux intellectuels.

Dans le recueil de 1983, tous les textes de Dominique s'intéressent à la question du dépassement de la métaphysique, donc plutôt au second qu'au premier Heidegger. Le premier texte « Dépasser la métaphysique? » rappelle que la formule de Heidegger, *Überwindung der Metaphysik*, on l'oublie souvent, doit aussi être entendue au sens d'un génitif subjectif (ML, 15, 26) : il ne s'agit pas seulement de dépasser le régime de pensée métaphysique (comme l'ont voulu tant d'auteurs modernes, de Kant à Carnap), c'est la métaphysique qui, selon Heidegger, se « surpasse » elle-même en se réalisant dans l'essence de la technique. Le verbe *Winden* veut dire en allemand « enrouler », « entortiller ». *Sich winden*, c'est « se tordre, se contorsionner » et, par extension, emprunter des détours. La formule courante *sich hindurchwinden* veut un peu dire « se faufiler ». Entendue au sens de Heidegger, l'*Überwindung der Metaphysik* signifie donc que c'est la métaphysique elle-même qui se « sur-contorsionne » en quelque sorte (*sie*

⁵ Heidegger en France, t. I, p. 533.

über-windet sich, pourrait-on dire en un allemand bancal) en s'accomplissant dans l'essence de la technique, comme si elle se portait à une puissance, une surpuissance, une démesure qu'elle n'est plus à même de contrôler, mais qu'elle a pourtant déchaînée. D'où, selon Heidegger, la vanité de toute tentative qui chercherait à s'opposer à la rationalité purement technologique en invoquant des « valeurs » issues de la tradition métaphysique, car c'est la métaphysique elle-même qui serait justement encore secrètement à l'œuvre dans l'arrondissement technique ou le *Gestell*.

Le *Gestell* technique aurait ainsi porté la métaphysique à sa propre limite. D'où le titre du livre de Dominique et Jean-François. Mais la formule « la métaphysique à la limite » recèle plus d'une signification (Gadamer aimait dire que l'ambiguïté était le secret des grands titres : *Méditations métaphysiques*, *Critique de la raison pure*, *Phénoménologie de l'esprit*, *Être et temps*, *Vérité et méthode*, *Totalité et infini*, *La puissance du rationnel...*). En un premier sens, très heideggérien, elle veut dire que la métaphysique, parvenue à son terme, à son *telos*, sinon à son essence cachée, a épuisé toutes ses possibilités, qu'elle est « à bout » ou « à la limite », comme on peut dire en un langage un peu familier. Mais en français, la formule a, bien sûr, un autre sens, un sens concessif : « à la limite, oui, la métaphysique » ou « la métaphysique malgré tout » (on dirait en allemand : *Zur Not* [beau mot heideggérien par ailleurs] *die Metaphysik*), car il n'est peut-être pas d'autre pensée possible. Le titre renfermerait alors une critique de Heidegger, mais qui reste encore formulée de manière assez prudente dans le recueil de 1983 : la métaphysique a beau avoir été l'ancêtre de la technique, elle n'a peut-être pas épuisé toutes ses ressources. C'est sur ce sens concessif (« à la limite la

⁶ Dialogue qui se poursuivra en 1985 quand *La puissance du rationnel* proposera un nouvel entretien sous le titre « La rationalité comme partage ».

métaphysique, car il n'y a guère d'autre forme de philosophie possible ») que je serais, pour ma bien modeste part, tenté d'insister.

À cet égard, il est important de savoir – Jean-François Mattéi nous l'a appris lors du colloque de septembre 2003 – que le titre « La métaphysique à la limite » n'a pas été choisi par les des deux auteurs, mais bien par le directeur de la collection, Jean-Luc Marion. C'est pourquoi il n'est jamais vraiment question du sens concessif (« *zur Not* » *die Metaphysik*) dans l'ouvrage de 1983. Ce qui intéresse surtout les deux auteurs, c'est encore la « délimitation » par Heidegger de l'espace de la métaphysique. Dominique suit, en effet, assez largement Heidegger en lui reconnaissant le mérite d'avoir fort justement circonscrit, et rendu pour la première fois perceptible, l'espace de la métaphysique et ses implications, presque suicidaires, pour le destin de la pensée occidentale. Son propos n'est donc pas vraiment de « sauver » quelque chose de la métaphysique (*zur Not die Metaphysik*), mais de se s'interroger sur les possibilités (ou les « possibles », pour reprendre le terme de prédilection de Dominique) qui restent à la pensée après que la métaphysique eût été portée à sa propre limite. Si Dominique préférerait le terme de « possible » à celui de « possibilité », plus courant en français, c'est que la notion de possibilité reste peut-être un peu trop abstraite : la possibilité, c'est ce qui peut survenir ou non. Or le possible, c'est pour Dominique un possible concret, qui est là et qui n'attend que d'être saisi.

Les auteurs du recueil de 1983 disaient entendre l'idée de « limite » à partir de la notion de *limes*, c'est-à-dire du sentier qui trace une frontière, qui est, en l'occurrence, celle de l'empire romain. C'était une manière de rappeler que la métaphysique avait quelque chose d'impérial et de très latin (avec tout ce que Heidegger pouvait entendre par là, de l'affadissement de l'expérience grecque de l'*aletheia* jusqu'à la métaphysique d'école, en passant par le

catholicisme romain...). En ayant été le premier à délimiter avec un regard d'arpenteur « l'empire de la métaphysique », Heidegger, selon Dominique, nous aurait enfin livré accès à son essence véritable (l'oubli de l'être qui rend possible la domination de l'étant), qu'il y aurait lieu de surmonter au profit d'une autre pensée, moins impériale : « libre abord de la métaphysique, mieux cernée et maîtrisée; avancée jusqu'à l'inviolé, chemin qui mène au-delà des voies reconnues et peut-être même du viable » (ML, 5). Pour Dominique, il s'agissait donc moins de mettre en question la lecture heideggérienne de la métaphysique que de se demander, si l'autre pensée, que l'on dirait aujourd'hui « altermondialiste », est bel et bien viable ou la seule avenue possible.

Dominique ne mettait donc pas systématiquement en doute le lien établi par Heidegger entre la pensée métaphysique et la rationalité technique ou l'oubli de l'être⁷. L'appropriation du fondement de la métaphysique (ML, 171) représentait pour lui un acquis de la pensée heideggérienne. Ce qu'il contestait, c'était surtout l'*altérité radicale* de la nouvelle pensée qu'il s'agissait de préparer et le procès assez sommaire qui se trouvait intenté à la raison, apostrophée par Heidegger comme « l'ennemie la plus acharnée » de la pensée. Pour le dire en simplifiant peut-être un peu, si Dominique suivait Heidegger dans sa délimitation de la métaphysique, il ne souscrivait pas sans réserve à sa critique de la rationalité : « le rationnel n'a pas été entièrement capté par la métaphysique de la certitude ni par la computation technicienne »

⁷ Cette mise en question affleure cependant dans les derniers textes de Dominique. Voir son essai « Phénoménologie et métaphysique », dans J.-M. Narbonne et L. Langlois (Dir.), *La Métaphysique. Son histoire, sa critique, ses enjeux*, PUL, Québec / Vrin, Paris, 1999, 123 : « Depuis Nietzsche et à partir du second Heidegger, la métaphysique n'est plus seulement envisageable comme corpus ni comme *projet*, mais aussi comme *destin*. Que faut-il entendre par là? Certainement pas un *fatum* s'imposant massivement et mécaniquement. Il faut comprendre que l'intime orientation de la pensée occidentale vers la maîtrise rationnelle des choses et des êtres a lancé notre histoire dans un sens qui tend à échapper à nos volontés et nos

(ML, 28). C'est que la rationalité, rappellai-il, avec justesse, reste notre « partage » indépassable. Beau terme, platonicien d'ailleurs, que celui de partage. Si l'expression a d'abord un sens destinal (la rationalité nous a été donnée « en partage », tel un *Geschick*), elle vient aussi rappeler que la rationalité, le *logos*, est ce qui nous permet de nous entendre et de partager nos expériences. Cette rationalité partagée qui relève moins de la maîtrise technique que du dialogue n'est pas sans rappeler les formes de rationalité communicative développées par des auteurs comme Gadamer⁸, mais aussi Habermas.

Mais parler de « partage », c'est aussi laisser entendre que nous avons seulement part à la rationalité (au sens de la *methexis*) et que nul ne peut prétendre la dominer ou en maîtriser toutes les facettes : on ne peut d'ailleurs mettre en question la rationalité qu'au nom d'une autre forme de rationalité partagée. Exercée d'office par une pluralité de voix, la rationalité est peut-être elle-même plurielle, « éclatée », et où l'éclatement, comme l'enseigne l'un des derniers essais de Dominique (*La phénoménologie éclatée*), est une vertu.

Dominique se demande donc si la rationalité que nous partageons – « depuis qu'un dialogue nous sommes » - peut réellement être dépassée par une forme de pensée qui serait tout autre? L'idée d'une pensée tout autre ne relève-t-elle pas d'une utopie qui fait fi de notre condition de finitude? Même s'il en admire l'audace, c'est donc la vision un peu manichéenne (ML, 47) de Heidegger, son « tout ou rien », que Dominique juge avec sévérité, parce qu'il y voit une perspective un peu démobilisatrice. Heidegger ne reste-il pas métaphysicien, mais au mauvais sens du terme, en rêvant d'une pensée tout

contrôles, tout en produisant aujourd'hui la conquête de la planète et du cosmos par la science et la technique. Ce sens démasque-t-il la vérité de l'élan métaphysique antérieur ou en est-il le travestissement? »

autre qui n'aurait plus rien à voir avec les formes d'intelligence que nous partageons et que nous ne pouvons pas ne pas partager?⁹

Par son radicalisme eschatologique, la pensée heideggérienne s'interdirait, en effet, toute intelligence plus articulée du présent. D'où le paradoxe, bien pointé par Dominique dès 1983 et dont il dénoncera les conséquences politiques dans son essai, tout à fait remarquable, sur l'ombre politique de la pensée de Heidegger en 1990 : « alors que l'effort de Heidegger est de permettre à l'homme d'habiter sa finitude, son aboutissement éloigne de ce but : la quête exclusive d'un site préalable (...) ne fait que ramener la pensée à ses conditions de possibilité au détriment des articulations et des conduites simplement ontiques. » (ML, 181)¹⁰

S'inscrivant en faux contre le manichéisme messianique de Heidegger (« seul un Dieu peut encore nous sauver »), Dominique plaide pour ce qu'il appelle un apprentissage de la contiguïté, entre la rationalité dominante, techno-scientifique assurément, et les formes de raison qu'elle réprime, mais qui restent encore audibles ici et là, dans les voix de l'artiste ou du philosophe notamment, signe que la nuit de la technique et de ses « techno-discours » n'en est peut-être pas une où toutes les vaches sont noires. Cette notion de contiguïté s'inspire sans doute du « oui et du non » dont Heidegger avait dit qu'il pouvait caractériser notre attitude face à la technique. Mais c'est une ambivalence que Dominique érige en programme, philosophique mais

⁸ Dominique l'avait rappelé dans un essai publié dans un recueil d'hommages pour le centenaire de Gadamer : « Philosophie als Intelligenz der vernünftigen Teilhabe », dans *Heideggers Wege*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2000, 269-279.

⁹ ML, 36-37 : « La force de l'interprétation heideggérienne de la technique : montrer son unité, opérer sa généalogie métaphysique, déchirer l'horizon, pour faire toucher ses immenses pouvoirs déjà en partie réalisés. Sa faiblesse : supposer que l'accès à cette essence prépare un retournement décisif (en mode presque hégélien), comme si d'être pénétrée en sa grandeur la technique se laissait dompter. »

¹⁰ Voir *L'ombre de cette pensée*, 160 : « Qu'est-ce donc qui désarme cruellement cette pensée face à la politique? C'est, dès *Être et temps*, le caractère exclusif de son souci ontologique; c'est encore et toujours, ensuite, ce même souci exclusif prolongé dans l'historialisme destinal. »

aussi politique, et qu'il retourne contre le manichéisme que Heidegger paraît afficher, par ailleurs, vis-à-vis du *Gestell*¹¹.

De fait, dès 1983, cette pensée de la contiguïté ou de la cohabitation entre la rationalité dominante et les discours « alternatifs » comportait une portée politique, attentive à l'ordre du faisable et du réalisable dans un monde résolument éclaté. En valorisant cette rationalité pragmatique, Dominique se mettait à l'école d'Aristote et de son sens de la rationalité politique, qui ne serait pas du tout celle de l'arrondissement technique. « Fait curieux : Heidegger ne s'est pas rendu compte que la rationalité aristotélicienne qu'il mettait (...) de côté n'était point celle de la *mathesis universalis* (universellement dominatrice et réduisant le monde en chose étendue) : une rationalité artisanale, poïétique et prudente dont Heidegger éprouve pourtant toute la portée ontologique au niveau de la maniabilité de ses tours, rationalité si précieuse dans un domaine exposé à toutes les errances, comme l'est la politique. »¹² À l'ère de la technique planétaire, une défense de la liberté, condition de tout partage rationnel, n'est-elle pas devenue plus nécessaire encore? Dominique Janicaud s'y résout, ne craignant pas de relancer par là le volontarisme qui distingue la pensée moderne : « la contiguïté devient dynamique si la volonté est relancée, au sein de la sphère dominante, non pas comme un aval automatique donné à tout ce qui est censé se faire de soi-même (l'automatisme faisant boule de neige et balayant les centres de décision), mais pour témoigner de ce qui peut être sauvé *ou promu* de libre et d'ouvert à travers la rationalisation elle-même. » (ML, 214)

Mais cette pensée de la liberté éclatée reste résolument immanentiste. Elle se méfie, cela est visible dès 1983, du « tournant théologique » qui

¹¹ ML, 212 : « je pense, en particulier, à la contemporanéité du oui et du non, qui instaure un espace de contiguïté, une ambiguïté décidément assumée entre dimension dominante et dimension réservée ».

menace la phénoménologie heideggérienne : « une liberté plus souveraine ne nous habitera que lorsque nous aurons déposé les modèles religieux qui rôdent encore chez Heidegger. » (ML, 217) Mais ces modèles sont-ils accessoires dans l'œuvre de Heidegger? Dominique apparaît ici plus proche de Merleau-Ponty qu'il ne l'est de Heidegger. C'est d'ailleurs l'un de ses immenses mérites que d'avoir su renouveler l'esprit de la phénoménologie de Merleau-Ponty au sein de l'heideggérianisme français.

J'en viens à ma conclusion. Si Dominique salue l'appropriation de la métaphysique chez Heidegger et son ouverture à l'inédit, il critique son durcissement, sa fermeture vis-à-vis de la rationalité (ML, 171). Mais dans le sillage du travail de Dominique, et s'il m'est permis d'adopter ici une perspective plus critique (mais qui lui doit tout), c'est plutôt le durcissement de Heidegger vis-à-vis de la métaphysique elle-même qui pourrait apparaître un peu suspect, *a fortiori* de la part d'un philosophe qui avait écrit à la fin de sa thèse d'habilitation de 1916 que la métaphysique représentait l'optique authentique de la philosophie (GA I, 348) et qui, dans sa conférence *Was ist Metaphysik?* (1929), s'inscrivait encore dans la tradition de la métaphysique en voulant ressusciter la question de l'être à partir du *Dasein*. L'ouvrage de Dominique Janicaud et de Jean-François Mattéi a d'ailleurs rappelé que c'était peut-être Heidegger qui, par son interrogation sur l'impensé de la métaphysique, avait peut-être été le métaphysicien « le plus puissant et le plus original de notre temps » (ML, 5). Une pensée qui cherche à penser l'événement de l'être à partir du temps et de la finitude n'est-elle pas encore métaphysique, ou « métaphysique à la limite »? Le travail de pionnier de Dominique Janicaud a rappelé que la limite de la métaphysique ne pouvait être pensée qu'à partir de la métaphysique elle-même. Il nous a aussi aidé à voir

¹² *L'ombre de cette pensée*, 1990, 64.

qu'une pensée qui s'acharnait à vouloir surmonter la métaphysique se condamnait peut-être à ignorer la condition de notre finitude.

Post scriptum : projet, destin et inquiétude métaphysiques

Dans ce qui précède, je me suis limité, comme le cadre du colloque y invitait (chaque participant devait, en principe, se concentrer sur un pan de l'œuvre), à la perspective de l'ouvrage de 1983. On a vu que Dominique paraissait encore y accepter à la « délimitation » heideggérienne de la métaphysique, source de notre destin et de la technique planétaire, condamnant seulement sa réduction de la rationalité à l'ordre de la domination technique. Mais dans ses derniers travaux, il a pris une réelle – et à mes yeux salutaire – distance avec cette fascination qu'a exercé le verdict porté par Heidegger sur la métaphysique au singulier. On le remarque dans une réflexion critique de son dernier livre : « trop impatients de partager les privilèges d'une vue de surplomb sur l'Occident, aurions-nous surestimé la portée d'une audace qui nous grisait? »¹³ N'était-il pas trop simplificateur de résumer l'ensemble de la pensée occidentale sous ce seul vocable de « métaphysique »?¹⁴ Si Heidegger accusait la métaphysique d'uniformiser le réel, n'était-ce pas sa propre lecture qui était singulièrement uniformante?

¹³ *Aristote aux Champs-Élysées*, Encre Marine, La Versanne, 2003, 69. Voir aussi son essai « Phénoménologie et métaphysique », dans J.-M. Narbonne et L. Langlois (Dir.), *La Métaphysique. Son histoire, sa critique, ses enjeux*, PUL, Québec / Vrin, Paris, 1999, 123 : « Depuis Nietzsche et à partir du second Heidegger, la métaphysique n'est plus seulement envisageable comme corpus ni comme *projet*, mais aussi comme *destin*. Que faut-il entendre par là? Certainement pas un *fatum* s'imposant massivement et mécaniquement. Il faut comprendre que l'intime orientation de la pensée occidentale vers la maîtrise rationnelle des choses et des êtres a lancé notre histoire dans un sens qui tend à échapper à nos volontés et nos contrôles, tout en produisant aujourd'hui la conquête de la planète et du cosmos par la science et la technique. Ce sens démasque-t-il la vérité de l'élan métaphysique antérieur ou en est-il le travestissement? »

¹⁴ Paul Ricoeur l'avait déjà souligné dans *La Métaphore vive*, Seuil, 1975, 396 : « Le moment est venu, me semble-t-il, de s'interdire la commodité, devenue paresse de pensée, de faire tenir sous un seul mot - métaphysique - le tout de la pensée occidentale ».

Vingt ans après *La métaphysique à la limite*, Dominique a fait preuve d'autocritique et en a tiré un programme qui lui permettait de reformuler des intuitions qui étaient les siennes depuis longtemps : « Nous aurions dû revenir sur nos pas. Ce n'est pas 'la métaphysique' qu'il faut globalement et schématiquement déconstruire. Plutôt disjoindre en elle le nœud entre le projet, le destin et l'inquiétude portant sur l'Ultime. »

Projet, destin et inquiétude métaphysique doivent ainsi être disjoints. Si le projet de la métaphysique, associé à une « volonté inconditionné de vérité » et une « foi démonique en une maîtrise du réel par la connaissance souveraine », peut être suspendu, « du moins en chacun de nous »¹⁵, c'est pour faire place à une nouvelle humilité de la pensée. Mais son destin, « régissant plus que jamais notre civilisation »¹⁶, ne peut pas être stoppé aussi facilement. Avec un sens aristotélicien des apories vitales que doit affronter la pensée, Dominique redoute ici les « tournants » trop faciles. On comprend qu'en fassent partie, pour lui, le tournant théologique de la pensée française, mais aussi le tournant dans la pensée de Martin Heidegger, entendu au sens d'une levée de l'oubli de l'être, envisagée dans un très problématique et très aléatoire avenir messianique, et qui ignore dès lors les tâches actuelles et urgentes de la pensée.

Destin à méditer donc, qui doit faire son deuil des tournants trop commodes et des procès intentés à la seule métaphysique, car cette nouvelle pensée du partage éprouve le plus grand respect pour l'inquiétude métaphysique, dont les derniers essais de Dominique, *Aristote aux Champs-Élysées* et *Les bonheurs de Sophie*, sont de si vibrants témoignages. Il y a assurément dans la métaphysique une volonté de domination, mais il ne

¹⁵ *Aristote aux Champs-Élysées*, 69.

¹⁶ *Aristote aux Champs-Élysées*, 70.

faudrait pas oublier son sens des questions ultimes et radicales, qu'il serait fatal de vouloir canaliser dans le sens d'une pensée unique : « Pourquoi résorber le vif de ces questions dans la massivité d'un sens destinal unique et exclusif? » La métaphysique n'a-t-elle toujours parlé que d'une seule voix tout au long de son histoire? Peut-on sérieusement soutenir que les grands penseurs de la métaphysique - Platon, Aristote, Plotin, Augustin, Avicenne, Duns Scot, Thomas d'Aquin, Suarez, Descartes, Spinoza, Leibniz, Kant, Fichte, Schelling et Hegel – n'ont tous été que des « ontothéologues » et des techniciens de l'étant?¹⁷ Heidegger ne procède-t-il pas à une réduction, elle-même technique, de notre tradition de pensée à l'aide de son concept réducteur de métaphysique? On sait que Heidegger a vu dans l'ère de la technique un mouvement d'arrondissement (*Gestell*) de l'étant dans son ensemble. Mais ce concept de la métaphysique comme d'un arrondissement ne constitue-t-il pas un singulier arrondissement de la métaphysique elle-même, qui se rend sourd aux paroles de la métaphysique?

Heidegger indiquait-il une voie responsable en misant exclusivement sur un nouveau commencement et un « saut » dans une autre pensée? Cette pensée du *saut* et de l'*autre* commencement ne restait-elle pas secrètement technique dans sa surdité vis-à-vis de la tradition et son impatiente volonté d'en finir avec la métaphysique?

Car l'inquiétude philosophique demeure et ne cesse de renouveler l'étonnement philosophique. C'est cet étonnement que Dominique associe, lumineusement, à la pensée du dépassement, d'où sourd toute métaphysique : « Le 'méta' peut subsister, fragile et anxieux comme un regard dont l'éclat discret se laisse deviner dans la nuit : il mérite le respect; et même s'il ne l'obtient pas, il renaîtra, au lendemain de tous les triomphes scientifiques et

¹⁷ Voir à ce sujet mon *Introduction à la métaphysique*, Presses de l'Université de Montréal, 2004.

techniques. »¹⁸ Autant que par sa vie, son œuvre et son propre destin, Dominique aura été un grand maître et un puissant témoin de cette inquiétude de la pensée métaphysique, dont la pensée a encore tant à apprendre et que nous ne sommes pas prêts de dépasser.

¹⁸ *Aristote aux Champs-Élysées*, 70.